

Le destin d'une institution d'avant-garde :
**HISTOIRE DU DÉPARTEMENT
DE PHILOSOPHIE DE PARIS VIII**

par Charles SOULIÉ

L'histoire du département de philosophie de l'université de Paris VIII Vincennes-Saint-Denis et, de façon plus générale, celle de l'université de Vincennes, offre l'occasion d'étudier le destin des institutions d'avant-garde et la place qu'elles occupent dans le champ universitaire français. Sans retracer le détail des circonstances ayant présidé à la naissance de cet établissement (1), on retiendra que le pôle le plus académique de l'université (la Sorbonne) s'opposa vivement à sa création. En réponse aux critiques faites en mai 1968 à l'université traditionnelle, l'université de Vincennes avait à la fois l'ambition de mettre sur pied une nouvelle forme de pédagogie, d'enseigner de nouveaux contenus, de développer la pluridisciplinarité et l'ouverture sur le monde, de favoriser l'intervention des usagers et, enfin, de s'ouvrir aux salariés comme aux non-bacheliers (2).

(1) Sur ce point : Rémy Faucherre : *Arypie-utopie : Vincennes, naissance d'une université, mai 1968-janvier 1969*, maîtrise d'histoire, Paris VII, 1992 et pour un cadrage historique plus général, Jean-Claude Passeron : « 1950-1980, L'université mise à la question : changement de décor ou changement de cap ? » in *Histoire des universités françaises*, ouvrage collectif publié sous la direction de Jacques Verger, Privat, 1986, et Pierre Bourdieu : *Homo Academicus*, Minuit, 1984. Le faible nombre de travaux universitaires portant sur l'histoire des universités françaises est révélateur de la position dominée de ces établissements dans l'enseignement supérieur français et il « contraste avec la surabondance bibliographique qui caractérise les universités germaniques et anglo-saxonnes ou les grandes écoles françaises. On ne dispose par exemple d'aucun ouvrage d'ensemble sur l'histoire de l'Université de Paris depuis les publications de la Troisième République, alors que les principales universités étrangères reprennent leur histoire régulièrement. » (Christophe Charle : *La République des universitaires*, Seuil, 1994, p. 10, note 2).

(2) Il est possible de rapprocher la naissance de Vincennes de celle de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Brigitte Mazon, dans le livre qu'elle lui consacre (*Aux origines de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales*, 1988, éd. du Cerf), souligne à de nombreuses reprises le conservatisme de l'université française, qui

Construit avec une rapidité exceptionnelle par la volonté d'Edgar Faure, alors ministre de l'Éducation nationale du Général de Gaulle, le Centre universitaire expérimental de Vincennes (C.U.E.V) ouvre ses portes le 13 janvier 1969. D'une capacité théorique de 7 500 places, il rencontre la première année certaines difficultés pour trouver des étudiants, mais connaît ensuite une forte progression de ses effectifs qui culmineront à 32 969 en 1978-1979. Un des points qui heurteront le plus vivement le pôle académique est la manière dont les enseignants de Vincennes seront recrutés. Habituellement, dans les universités, le recrutement s'effectue par cooptation, les anciens cooptant les nouveaux. Cela était impossible dans le cas de Vincennes et certains firent pression pour que ce soient les enseignants de la Sorbonne qui, comme dans le cas de Nanterre, créée en 1964, cooptent les futurs enseignants de Vincennes. L'équipe de départ (1) refusa, et il fut décidé de mettre en place une Commission d'orientation dont la tâche était de désigner le noyau cooptant, c'est-à-dire la première équipe d'enseignants à qui il reviendrait ensuite de coopter l'ensemble des enseignants de Vincennes. Raymond Las Vergnas, qui fut chargé de la fondation de cette université, évoque ainsi les opérations de recrutement (2) : « Il me fallait constituer un corps de professeurs *ex abrupto* en passant outre aux filières académiques rituelles. [...] La hardiesse de la procédure, qui par certains fut jugée sacrilège, n'alla pas sans provoquer des remous. » L'hostilité d'une fraction du monde académique au mode de désignation du noyau cooptant empêchera qu'aboutisse un second projet visant à créer un autre centre expérimental, où linguistes et scientifiques auraient travaillé en étroite collaboration.

À Vincennes, l'enjeu était de taille, attendu qu'il s'agissait de recruter 20 professeurs (dont un en philosophie), 50 maîtres de conférences (2 en philosophie), 65 maîtres-assistants (deux en philosophie)

retarda longtemps son avènement. L'auteur précise notamment que sans le financement extérieur de la fondation Ford, la Maison des Sciences de l'Homme n'aurait sans doute jamais vu le jour.

(1) Qui était constituée de Raymond Las Vergnas (doyen de la Sorbonne et ancien directeur de l'Institut d'anglais), et d'un groupe d'assistants et de maîtres-assistants en anglais qui deviendra le noyau fondateur de Vincennes (Hélène Cixous, Pierre Dommergues, Bernard Cassen auxquels s'adjoindront Sylvère Monod et Jean Gattegno). À ce groupe, il faut ajouter Jean-Baptiste Duroselle, professeur d'histoire de la diplomatie, normalien et vice-doyen de la Sorbonne, qui n'avait guère d'affinités idéologiques avec ce projet et qui se retira d'ailleurs assez vite de l'affaire.

(2) In *Vincennes ou le désir d'apprendre*, ouvrage collectif publié sous la direction de Jacqueline Brunet, Bernard Cassen, François Châtelet, Pierre Merlin et Madeleine Rebérioux, Éditions Alain Moreau, 1979, p. 38.

et 80 assistants (3 en philosophie) soit 215 enseignants au total. D'après R. Faucherre (1), les membres de cette Commission furent choisis en fonction de deux critères : que le ministère leur fasse confiance et qu'ils soient prêts à accepter la nomination d'enseignants de « gauche », qu'ils soient « libéraux », « gauchistes » ou « communistes ». Cette Commission, dont les membres ne pouvaient postuler à Vincennes, comprenait 24 membres. Chez les philosophes, on trouvait Georges Canguilhem et Vladimir Jankélévitch (tous deux professeurs à la Sorbonne), ainsi que Jacques Derrida (maître-assistant à l'École normale supérieure). Il semble aussi que Hélène Cixous, Bernard Cassen et Pierre Dommergues aient joué un grand rôle dans la constitution du noyau cooptant. H. Cixous notamment, dont le capital social était manifestement très important, s'est beaucoup occupée du recrutement des départements de sociologie, littérature française, philosophie, mathématiques, et a reçu individuellement tous les cooptants. Elle contactera aussi plusieurs intellectuels, dont certains étaient de ses amis, et qui la conseilleront pour les recrutements (Jacques Lacan, Jacques Derrida, Carlos Fuentes, Octavio Paz, Roland Barthes, Gilles Deleuze...). Hélène Cixous (2) proposera aussi à des enseignants comme J.-C. Passeron en sociologie, Michel Deguy et Tzvetan Todorov en littérature française, de venir à Vincennes.

De son côté, P. Dommergues contactera Michel Foucault, Gérard Miller, Jacques Julliard, etc. Jean-Luc Godard posera sa candidature au département de cinéma, mais celle-ci n'ayant pas été jugée sérieuse par le ministère, Marie-Claire Ropars lui sera préférée. P. Dommergues souhaitait embaucher « des étudiants en fin d'études, des jeunes, des vedettes, par opposition aux enseignants classiques ». Les critères guidant ses choix étaient les suivants : « innovation dans la pensée ou la pédagogie ; une certaine conception de mai 68 "Les enseignants qui n'auraient pas pu être sur les barricades, n'étaient pas pris ; les meilleurs de l'esprit de mai" ; le respect d'un certain équilibre politique entre les enseignants communistes et les enseignants du SNESup » (3). Toujours selon R. Faucherre (4) : « Il est clair que toute cette période est vécue par les premiers acteurs dans l'improvisation la plus totale ; les contacts individuels, les relations d'amitié,

(1) *Op. cit.*, p. 57 et suivantes.

(2) Fait remarquable, cette enseignante (fille de médecin et de sage-femme) n'avait à l'époque que 31 ans et avait été nommée en 1967 par R. Las Vergnas à Nanterre sur un poste de professeur, alors qu'elle n'avait pas soutenu sa thèse.

(3) R. Faucherre, *op. cit.*, p. 59.

(4) *Op. cit.*, p. 58.

les hasards des rencontres, les discussions aux terrasses de café jouent un rôle essentiel pour le recrutement d'une équipe dont les fondateurs veulent assurer une cohérence dans la diversité; il n'est alors pas étonnant que les documents soient rares et les souvenirs flous. » Ces procédures étaient fort éloignées des normes habituelles de recrutement des enseignants du supérieur et J.-B. Duroselle, comme Gérard Antoine (membre du cabinet d'E. Faure), manifesteront leur désaccord. De même, on peut penser que « les relations d'amitié », tout comme les « hasards des rencontres » étaient politiquement et, plus encore académiquement et socialement, déterminés.

Une marginalisation rapide

Michel Foucault présida à la naissance du département de philosophie de Vincennes. Avant de s'y intéresser, il avait pensé accéder, avec l'appui de Georges Canguilhem et de Raymond Aron, à une chaire de philosophie à la Sorbonne. Mais ces appuis s'avèrent insuffisants et la candidature de M. Foucault à la chaire de philosophie de Vincennes fut notamment appuyée par G. Canguilhem. Ce dernier connaissait bien M. Foucault car il avait été en 1961 le rapporteur de sa thèse principale : *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique* (1).

Dès qu'il fut pressenti pour la chaire de philosophie de Vincennes, M. Foucault tente de réunir autour de lui « ce qu'il y a de mieux en philosophie en France aujourd'hui » (2). Il sollicite d'abord G. Deleuze, qui ne viendra à Vincennes que deux ans tard. Il contacte ensuite Michel Serres, puis s'attache à recruter dans la jeune génération des normaliens philosophes, chez les élèves de Louis Althusser et de Jacques Lacan, notamment dans le groupe qui avait fondé les *Cahiers pour l'analyse*, une publication d'obédience maoïste. Outre Judith Miller, se joindront au département Alain Badiou, Jacques Rancière, François Regnault, etc. Les critères politiques jouent un grand rôle dans ces recrutements, et M. Foucault, afin de contrebalancer l'influence très marquée des maoïstes sur le département, fait aussi appel à Henri Weber, alors dirigeant

(1) M. Foucault avait consacré sa thèse complémentaire à un auteur canonique, en l'occurrence à l'*Anthropologie* d'Emmanuel Kant, et son rapporteur Jean Hyppolite, un autre normalien, traducteur de Hegel, avait été son professeur de philosophie dans la khâgne de Henri-IV.

(2) Didier Eribon : *Michel Foucault*, Flammarion, 1991, p. 215.

trotskyiste, ainsi qu'à Étienne Balibar, membre du Parti communiste français. « Enfin, pour jouer un rôle de modérateur dans ce milieu agressivement militant, Foucault fait appel à un sage, reconnu pour ses compétences pédagogiques comme pour ses qualités de fédérateur : François Châtelet. » (1)

Un tel recrutement, qui faisait du département de philosophie de Vincennes un des plus gauchistes de l'université (tant chez les enseignants que chez les étudiants), réputation qu'il conservera d'ailleurs jusqu'au déménagement à Saint-Denis, ne manqua pas de rejaillir sur les programmes d'enseignement. Les préoccupations politiques prirent clairement le pas sur les considérations académiques et l'histoire de la philosophie, qui habituellement constituent le fond de l'enseignement philosophique universitaire (2).

Ainsi, lors de l'année scolaire 1968-1969, J. Rancière consacre un cours au « Révisionnisme-gauchisme », ainsi qu'à la « Formation du concept d'idéologie », tandis que J. Miller s'intéresse aux « Révolutions culturelles », A. Badiou à la « Lutte idéologique » et à « La contradiction chez Hegel », E. Balibar à « Science des formations sociales et philosophie marxiste ». De même, Jeannette Colombel professe sur « Nihilisme et contestation », tandis qu'André Glucksman se penche sur « L'Écriture politique ». L'année suivante (1969-1970), J. Miller poursuit sur sa lancée en faisant un cours sur « La troisième étape du marxisme-léninisme : le maoïsme », J. Rancière sur la « Théorie de la deuxième étape du marxisme-léninisme : le stalinisme », tandis que A. Badiou s'intéresse à « La science dans la lutte des classes ». En 1971-1972, on retrouve des cours du type : « La théorie prolétarienne de la connaissance » (A. Badiou et Michel Samuel), « Le jeune Trotsky » (Alain Brossat), « Structure de l'extrême gauche en France » (Henri Weber), « De la nature des États ouvriers » (Daniel Bensaid), « Analyse des luttes dans les prisons » (J. Rancière), etc.

Mais à côté de ces enseignements centrés sur la politique, la critique des institutions, qu'elles soient psychiatriques, carcérales, scolaires ou autres, on voit se développer une réflexion autour du

(1) D. Eribon : *op. cit.*, p. 216.

(2) Lors de l'assemblée générale du département de la philosophie du 11 décembre 1968 réunissant enseignants et enseignés, il est décidé que : « C'est de la lutte politique et idéologique qu'on doit déduire l'exercice de la philo, ses modalités et ses effets. Il ne s'agit pas de fabriquer des « chiens de garde » mais de soumettre à une discussion, à un examen politique cet exercice, ces modalités, ces effets. »

« désir » et de la sexualité, notamment initiée par M. Foucault et G. Deleuze, le reflux du marxisme à partir du début des années 1970 s'accompagnant d'une montée en flèche des thématiques centrées autour de la libido. Ainsi en 1968-1969, M. Foucault s'intéresse au « Discours de la sexualité », qu'il complète avec un cours sur « La fin de la métaphysique », sujet classique s'il en est. En 1970-1971, G. Deleuze consacre un cours à « Logique et désir » et un autre à « La logique de Spinoza », et l'année suivante (1971-1972) voit fleurir des cours du type : « Économie politique et économie libidinale » (Jean-François Lyotard), « Le différemment, travail du désir » (Jean-Émile Genvrin), « La compétition homosexuelle du monde » (Maurice Hatzfeld et Guy Hocquenghem), « Érotisme et pornographie » (Jean-Paul Magis), etc.

Néanmoins, on remarque que les enseignants plus âgés, ou plus dotés, professent aussi sur des sujets plus académiques. Ainsi en 1968-1969, M. Serres (1) expose les théories positivistes de la science et les rapports entre la rationalité grecque et les mathématiques, F. Châtelet enseigne « La pensée politique grecque » et « L'identité et la contradiction dans la philosophie grecque », tout en s'intéressant au « Fonctionnement idéologique de l'enseignement de la philosophie ». De même, et comme on l'a vu plus haut, M. Foucault et G. Deleuze continuent à enseigner l'histoire de la philosophie, histoire certes rénovée dans son approche.

Le programme du département de philosophie de Vincennes était donc assez éloigné du canon philosophique habituel. Et le 15 janvier 1970, Olivier Guichard, alors ministre de l'Éducation nationale, non seulement déplore les conditions dans lesquelles l'enseignement s'est déroulé pendant l'année 1968-1969 (attribution trop libérale des U.V., notamment au département de philosophie), mais dénonce aussi le caractère « marxiste-léniniste » des enseignements, et en conséquence supprime « l'habilitation nationale » des diplômés de philosophie décernés à Vincennes. Au ministre qui estime qu'un tel programme, « trop "orienté" et "spécialisé" ne pouvait donner à quelqu'un une connaissance de la philosophie telle qu'il puisse ensuite l'enseigner de manière valable et complète », M. Foucault rétorque que « la philosophie ne doit pas consister simplement en un commentaire des textes "canoniques et scolastiques" », mais être

(1) M. Serres ne restera qu'un an à Vincennes : « J'ai eu l'impression, raconte-t-il, d'être plongé dans la même atmosphère de terrorisme intellectuel que celle que faisaient régner les staliniens quand j'étais élève de la rue d'Ulm ». Pourtant, il se fait un devoir d'assurer son cours, de faire passer des examens. » (D. Eribon, *op. cit.*, p. 218).

« une réflexion sur le monde contemporain, donc nécessairement sur la politique. » (1)

Mais l'unanimité quant au programme d'enseignement et à la place que devait y occuper la « philosophie classique », comme l'étude des sciences, ne règne pas chez les enseignants du département, et le conflit qui à l'époque oppose gauchistes (fortement majoritaires dans ce département, mais divisés en maoïstes tendance Gauche prolétarienne, maoïstes tendance A. Badiou, trotskystes, anarchistes, etc.) et communistes (très minoritaires) s'exprime aussi sur le terrain des programmes d'enseignement. Ainsi, à l'automne 1968, lors des réunions préparatoires chez M. Foucault consacrées à la constitution du programme des enseignements, E. Balibar propose d'orienter l'enseignement vers l'épistémologie, l'étude des sciences et des « grands textes » et s'oppose à M. Foucault, qui trouve son programme « un peu vieux jeu, un peu académique », ainsi qu'à J. Rancière qui lui rétorque : « Tu nous fais croire qu'il y a un savoir, mais le savoir c'est une réalité politique, c'est la révolte étudiante, ce n'est pas une technique. » (2) Dans sa volonté de donner un tour plus académique à l'enseignement, E. Balibar sera notamment soutenu par F. Châtelet, ces deux enseignants formant ce que J. Rancière appelait alors « le clan du savoir ».

Les étudiants n'étaient pas unanimes non plus quant aux objectifs pédagogiques, et partant professionnels, de ce département. Ainsi, quand O. Guichard suspend l'habilitation nationale des diplômes de philosophie de Vincennes, le département de philosophie se réunit en une assemblée générale en janvier 1970 et rédige un tract intitulé « Le baron Guichard repart en campagne : des artichauts à la philosophie ». Il souligne que pour le ministre, la question des programmes est secondaire, l'essentiel étant les options proprement politiques du département : « Voilà ce que Guichard et la bourgeoisie ne supportent pas : le droit de cité des militants révolutionnaires dans les universités et les lycées. Voilà ce que nous voulons défendre en défendant le

(1) *Le Monde* : « L'enseignement de la philosophie est-il trop orienté à Vincennes ? », 27 janvier 1970, p. 10. Voir aussi *Le Monde* des 3 et 16 octobre 1969, et enfin celui du 7 mai 1970.

(2) Extrait d'une interview de J. Rancière réalisée par Assia Melamed. Cette interview se trouve dans le fond d'archives relatives à l'histoire de Vincennes, et déposé par A. Melamed (ancienne secrétaire du département de philosophie de Vincennes de 1968 à 1973) à la B.D.I.C de Nanterre. Tous les tracts cités ici proviennent de ce fond. Nous avons consulté aussi le fond d'archives déposé à la bibliothèque de l'université de Vincennes-Saint-Denis.

département de philo. C'est le même combat que celui que mènent les lycéens contre la répression politique des conseils de discipline et l'oppression idéologique d'un enseignement décadent. »

Ce tract reflétait la position des maoïstes, majoritaires quoique divisés dans le département, alors qu'au niveau des instances centrales de l'Université (conseil d'Université), les communistes (ou « révisos » comme les appelaient les maoïstes) jouaient un rôle essentiel dans la gestion quotidienne de l'institution. Dans un tract intitulé « Défendons l'enseignement des sciences humaines et de la philosophie », les étudiants du Cercle de philosophie de l'Union des étudiants communistes de Vincennes abordent la question du programme en prenant notamment la défense de la « philosophie classique » et de l'étude des sciences et en critiquant le « mandarinat » des « gauchistes » qui « abusent ainsi les étudiants au nom d'une pseudo-pratique révolutionnaire. » De même, dans un autre tract (sans titre), diffusé à l'automne 1969, ces mêmes étudiants abordent la question de la finalité professionnelle des études de philosophie en expliquant que la situation des étudiants est par essence « transitoire », qu'ils sont destinés à entrer sur le marché du travail, et que le professorat reste le débouché principal des études de philosophie. « Dans ces conditions, une formation professionnelle est nécessaire ainsi qu'une formation pédagogique réelle. Le département de philosophie, l'année dernière à Vincennes, n'a pas voulu reconnaître cette nécessité. Pas d'enseignement réel (sauf exception), un libéralisme irresponsable conduisant à l'incohérence du programme et au mandarinat, pas de contrôle des connaissances. »

Peu après l'affaire de l'habilitation nationale des diplômes de philosophie, l'affaire J. Miller accentue la marginalisation académique du département de philosophie de Vincennes. Dans un entretien avec Madeleine Chapsal et Michèle Manceaux reproduit dans *l'Express* du 16 mars 1970, Judith Miller, fille de Jacques Lacan, militante en vue de la Gauche prolétarienne et assistante en philosophie à Vincennes, explique que les critères retenus dans ce département pour l'attribution des U.V. furent très variables : « Certains collectifs se sont décidés pour un contrôle des connaissances au moyen d'une copie, d'autres ont opté pour l'attribution du diplôme à tout étudiant qui pensait l'avoir. » (1) Dans ce même entretien, J. Miller expose sa

(1) A. Badiou avait rédigé une affiche à ce propos (disponible au fond Vincennes de la B.D.I.C) : « Auront leurs U.V. ceux qui auront condensé toute leur pensée philosophique dans un bombage ou dans une inscription murale, ceux qui ne sont jamais venus mais qui ainsi ont montré par leur absence un détachement louable des choses de ce monde et une méditation profonde. »

conception de l'université, fortement inspirée par son engagement maoïste. Après avoir expliqué qu'à Vincennes, les enseignants travaillent « sur ce que les étudiants demandent », elle ajoute que pour sa part, elle s'efforce de faire fonctionner « de plus en plus mal » l'université, qui n'est qu'un « appareil d'État, un morceau de la société capitaliste », qu'elle veut détruire en le faisant fonctionner « le moins bien possible, quant aux fins que lui propose sa nature d'université bourgeoise. » (1)

Le 3 avril 1970, J. Miller reçoit une lettre du ministre lui apprenant qu'il se voit contraint de « mettre fin à son affectation dans le Supérieur » et de la renvoyer dans l'enseignement secondaire dont elle était détachée. Cette décision ministérielle provoque un regain de tension à Vincennes : occupation des locaux, évacuation par la police.

Entre lycée et avant-garde

Durant les premières années de son existence, l'université de Vincennes fait ainsi régulièrement la « une » des journaux en raison des événements s'y produisant (grèves, séquestrations, affrontements avec la police, entre groupes politiques rivaux, etc.). Lors de ces événements, le comportement de M. Foucault fut pour le moins ambigu. D'un côté, il cautionnait par sa présence active (au début, en tout cas) les pratiques les plus extrêmes de son département et, de l'autre, préparait son élection au Collège de France en se pliant notamment aux rituels exigés par la prestigieuse institution de tous ceux qui veulent y être admis. Il semble que, pour comprendre ce type d'attitude, ainsi que l'histoire mouvementée du département de philosophie de Vincennes, il soit nécessaire de recourir à l'opposition entre « producteurs » et « reproducteurs », opposition apparue à la fin du XIX^e siècle, et qui, selon Jean-Louis Fabiani (2), est devenue un principe de division majeur du champ philosophique français : « D'un côté, les producteurs, qui occupent souvent une position relativement dominée dans l'institution – répétiteurs de philosophie à l'École normale supérieure (Louis Althusser, Jacques Derrida) ou enseignants à l'Université de Vincennes (François Châtelet, Gilles Deleuze) à la fin des années soixante – ou que leur reconnaissance institutionnelle ne suffit pas à arracher à une marginalité relative – ainsi Michel Foucault et le

(1) Interview reproduite dans M. Chapsal et M. Manceaux : *Des professeurs pour quoi faire ?* Seuil, 1970, p. 100.

(2) J.-L. Fabiani : *Les philosophes de la République*, 1988, p. 165.

Collège de France. De l'autre, les reproducteurs, qui contrôlent les mécanismes de recrutement du corps professoral à travers les jurys de concours et l'appartenance au corps de l'Inspection générale. »

En concentrant « l'avant-garde » philosophique dans une même université, M. Foucault exacerbe, en l'institutionnalisant, l'opposition entre ces deux espèces de pouvoir (1). L'avant-gardisme du département de philosophie de Vincennes (qu'il soit politique, pédagogique ou philosophique) l'éloignait d'autant des tâches de reproduction du corps professoral. Entre le lycée et l'avant-garde (2), il avait résolument opté pour l'avant-garde. Ce « choix » ne fut pas sans conséquence sur le recrutement. Les khâgneux et les normaliens, traditionnellement appelés à renouveler les rangs de la petite et grande noblesse de l'univers philosophique via les concours de recrutement de l'enseignement secondaire (CAPES, agrégation), évitent de s'inscrire dans ce département et lui préfèrent les U.F.R. de philosophie « classiques » de la Sorbonne ou de Nanterre, dont les diplômés sont habilités nationalement, et dont les programmes étaient plus conformes aux impératifs de l'accumulation d'un capital philosophique monnayable sur le marché des concours et de l'enseignement.

En 1970, M. Foucault quitte Vincennes pour le Collège de France. Au normalien « dandy », fils de chirurgien, figure par excellence du philosophe « créateur » d'avant-garde, succède F. Châtelet, fils de receveur de tramway, ancien professeur de khâgne et auteur notamment d'une histoire de la philosophie. Au prophète doté de tous les attributs de l'excellence scolaire, d'une origine sociale élevée et disposant d'un capital symbolique important (autant de propriétés nécessaires pour mener à bien une révolution symbolique ou institutionnelle), succède le « pédagogue » (3) chargé d'assurer la survie et la

(1) « *L'humeur anti-institutionnelle* » manifestée par l'avant-garde philosophique de l'époque peut être comprise comme résultant du décalage qu'elle expérimente entre sa notoriété véritable, et sa puissance institutionnelle.

(2) Louis Pinto : *Les philosophes entre le lycée et l'avant-garde*, L'Harmattan, 1987. Du même auteur, on lira aussi : « Politiques de philosophes (1960-1976) », *La Pensée*, n° 197, pp. 52-72.

(3) Après avoir rappelé dans sa notice nécrologique que F. Châtelet fut : « souvent qualifié, avec une nuance de mépris, de « professeur » ou « d'historien de la philosophie », Robert Maggiori, le chroniqueur de philosophie du journal *Libération* écrit : « Les étudiants et les élèves de classes terminales connaissent surtout Châtelet par son extraordinaire petit « Platon » (Idées), dans lequel les vertus pédagogiques du philosophe apparaissent à l'évidence. Les philosophes « professionnels » apprendront sans doute à évaluer la portée de l'œuvre de Châtelet, qui n'a jamais été un « maître penseur » mais a enseigné à des générations d'étudiants à penser. » (*Libération*, 27/12/85, p. 20).

permanence d'une institution paradoxale, car se voulant dans son principe même anti-institutionnelle.

F. Châtelet doit notamment faire face à une chute vertigineuse des effectifs étudiants, consécutive à la perte de l'habilitation nationale en 1970. On comptait 416 inscrits en philosophie en 1968-1969 ; ils sont 400 en 1969-1970, 247 en 1970-1971, puis 215 en 1971-1972, soit une diminution de près de la moitié, alors que les effectifs globaux de l'université de Vincennes passent de 7900 en 1968-1969 à 12500 en 1971-1972, et s'accroissent donc de près de 60 %.

Les effectifs augmenteront un peu par la suite (1), mais le type d'étudiant accueilli aura, entre temps, beaucoup changé. Si, lors de l'ouverture de Vincennes, il était proche de celui des autres universités, bien que comptant une forte proportion de militants, sans doute plus âgés, le public ultérieur se rapproche de celui de l'université de Vincennes dans son ensemble, ouverte aux étudiants non bacheliers, aux salariés comme aux étrangers. Ainsi, en 1978, le département de philosophie de Vincennes comptait 27 % de non bacheliers, 36,9 % d'étrangers et 60 % d'étudiants salariés parmi ses inscrits, et la moyenne d'âge des étudiants, comme pour l'ensemble de l'université, y était singulièrement élevée (2). Le public étudiant en philosophie de Vincennes se distinguait aussi par la forte proportion d'étudiants inscrits dans d'autres départements et venant y suivre des enseignements à titre d'U.V. libres susceptibles de s'insérer dans d'autres cursus disciplinaires (cinéma, arts plastiques, musique, psychanalyse, sociologie, etc.). Par ailleurs, assistaient également aux

(1) En 1978-1979, soit dix ans après la création de Vincennes, le département de philosophie compte 597 étudiants (contre 416 en 1968-1969), soit une augmentation de 43 %, alors que l'université dans son ensemble passe de 7900 en 1968-1969 à 32969 en 1978-1979 (+317%).

(2) En 1979, la moyenne d'âge de l'ensemble des étudiants vincennois était de 29 ans, contre 22 ans dans les autres universités françaises (*Vincennes ou le désir d'apprendre*, op. cit., p. 22). Cette population était aussi très masculine. Le public décrit ici correspond à celui de la fin des années 1970. Après son transfert autoritaire à Saint-Denis en 1980, et à partir du milieu des années 1980, cette université voit son public se « normaliser » et se rapprocher de celui des autres universités de banlieue (Villetaneuse notamment). Pour une description du public de Vincennes au milieu des années 1970 : Michel Sutter : « Vincennes an VII : le bilan de six années d'existence », *Psychologie*, n° 60, janvier 1975, pp. 51-57. Ainsi que Marianne Debouzy : « Vincennes pour y faire quoi ? », *Esprit*, n° 11/12, nov./déc. 1978, pp. 87-97. Voir aussi Claude Fossé-Poliak : « L'accès dérogatoire à l'enseignement supérieur : les autodidactes de Saint-Denis », *Revue française de sociologie*, XXXII, 1991, pp. 551-575. Il s'agit en particulier dans cet article des étudiants non-bacheliers, qui furent une des spécificités de cette université.

cours, avec un poids réel et symbolique non négligeable, des étudiants d'autres universités, ou des personnes extérieures à l'université, venus dans ce département pour écouter ses « ténors » (G. Deleuze, F. Châtelet, J.-F. Lyotard, etc.), sans se soucier d'y obtenir un diplôme, et dont les demandes n'étaient guère académiques. L'absence chez les étudiants inscrits des anciens élèves de classes préparatoires était quasi totale : elle ne pouvait que renforcer la coupure de l'institution avec les tâches de reproduction du corps professoral. Ces différents facteurs ont contribué à accentuer le caractère de « libre-service » du département de philosophie vis-à-vis des autres départements – d'arts notamment, pour lesquels la philosophie, en tant que discipline canonique et académique, était source de prestige et de légitimité intellectuelle –, et la nécessité de répondre à ces demandes « externes » a contribué à déterminer ses orientations philosophiques et pédagogiques. Le fait que G. Deleuze, par exemple, ait consacré un ouvrage au cinéma, n'y est sans doute pas étranger.

La population accueillie dans ce département est l'antithèse de ces produits particulièrement « normalisés » et homogènes que sont les anciens élèves de classes préparatoires et les normaliens. Ces élèves, qui forment le groupe scolairement dominant chez les étudiants en philosophie, s'opposent tant par leur âge, leur scolarité, leur formation antérieure, leur activité professionnelle, leur origine nationale, que par leurs perspectives professionnelles et leurs intérêts et pratiques philosophiques, au public des philosophes vincennois (1).

Un enseignement libéré des servitudes universitaires ?

La confrontation à un public extrêmement diversifié qui, dans son écrasante majorité, ne se destinait pas au professorat (la majeure partie ayant déjà un emploi), et dont les demandes allaient plutôt à une philosophie « libérée », ne fut pas sans incidences pédagogiques (2).

(1) Sur le recrutement scolaire et social actuel des différentes disciplines de lettres et sciences humaines : Charles Soulié : « Apprentis philosophes et apprentis sociologues », *Sociétés Contemporaines*, n° 21, mars 1995, pp. 89-101.

(2) Le film de Yolande Robveille et Marielle Burkhalter « La paille et la poutre : Vincennes 1980 » (disponible à la médiathèque de Paris VIII) contient notamment un cours de J.-F. Lyotard intitulé « Qu'est ce que la philosophie ? ». Le film donne une idée de l'ambiance pédagogique régnant dans ce département et du type de public accueilli à la fin des années 1970 : plutôt âgé, salarié, avec une forte proportion d'étrangers. Il comporte aussi quelques interviews d'étudiants parmi lesquels on trouve deux journalistes, un maître-auxiliaire, un veilleur de nuit et une commerçante de prêt-à-porter.

N'ayant pas à préparer leurs étudiants aux concours de recrutement, les enseignants purent développer un enseignement et des théories pédagogiques en affinité avec leur position dans le champ de la philosophie universitaire. Dans *Vincennes ou le désir d'apprendre* (1), F. Châtelet défend un modèle pédagogique non hiérarchique, non progressif et, en un sens, non bureaucratique, qui se comprend mieux si on le rapporte au cursus habituel du futur philosophe professionnel (normalien ou ancien élève de khâgne), dont l'aboutissement ultime est l'agrégation de philosophie.

Le texte de F. Châtelet s'intitule « Disparité et non hiérarchie ». Après avoir évoqué le problème de la « disparité » du public en disant qu'elle « contrevient aux règles de la normalité pédagogique », F. Châtelet écrit : « De plus, depuis sa fondation, le département de philosophie s'est refusé à organiser quelque cursus que ce soit et a exclu toute progressivité et toute hiérarchie dans les cours proposés. » Ce dernier point fait se côtoyer dans un même cours des étudiants de première année et de 3^e cycle, des étudiants en philosophie, comme des étudiants provenant d'autres disciplines. Dans cette disparité, habituellement conçue comme un obstacle à la communication pédagogique, F. Châtelet voit une des conditions de possibilité de l'instauration d'un véritable dialogue philosophique, où les participants ne se contentent pas d'apprendre la philosophie, mais la pratiquent.

Au cours traditionnel, conçu comme un lieu où l'étudiant vient acquérir des connaissances pour les restituer le jour de l'examen ou du concours, se substitue une « rencontre » entre participants, où chacun fait état de la richesse de son parcours antérieur afin de pouvoir l'élaborer philosophiquement, et à son rythme, avec le concours de tous les autres : « Je dis qu'une telle manière de concevoir l'enseignement de la philosophie correspond à la philosophie vivante aujourd'hui, "celle qui se meut dans l'élément de la liberté", dirait-on dans le jargon. Il est vrai que s'est développée, en même temps, une philosophie d'école, qui veut être une discipline, dans le double sens de l'ordre institué et de la pédagogie autoritaire. La première invente, la seconde administre. Il n'est pas rare de voir tel philosophe du passé commencer par l'une et se laisser prendre par l'autre. Mais ce serait une bien triste société, celle qui, sous prétexte de sécurité, ne laisserait pas sa chance à l'invention et se contenterait d'une philosophie d'école bien vite étiolée, pour laisser la place aux techniques d'organisation et de domination. » (2)

(1) *Op. cit.*, p. 126 et suivantes.

(2) *Op. cit.*, pp. 128-129.

La série d'oppositions mises en scène est typique de la manière dont les prophètes vincennois concevaient leur rapport à la philosophie et à la pédagogie académiques. D'un côté « l'invention », la « liberté », la « philosophie vivante », la « vie », « l'expérience », « la rencontre » ; de l'autre, « l'ordre institué », une « philosophie d'école bien vite étiolée » et une « pédagogie autoritaire » soupçonnées de contribuer à la reproduction des rapports de domination. Selon L. Pinto (1), la thématique anti-répressive du « désir » développée par les philosophes vincennois dans les années 1970 en faisaient les porte-paroles de toute une frange de la population intellectuelle, en grande partie extérieure au champ philosophique (ce qui explique sans doute sa fortune éditoriale), mais occupant une position relativement homologue dans l'espace social, et composée d'assistants et de maîtres-assistants exclus du cursus haut, de jeunes professeurs de lycée ou de collège, ainsi que de membres de professions nouvelles ou rénovées (animation, travail social, artisanat d'art...) caractérisées par la possession d'un capital scolaire moyen et un rapport critique aux hiérarchies dominantes, tant dans l'ordre académique que culturel.

G. Deleuze thématise philosophiquement la question des usages profanes, et potentiellement subversifs, de la philosophie (2). Parlant de ses cours, il explique que ceux-ci n'étaient nullement le théâtre de « discussions » : « la philosophie n'a strictement rien à voir avec une discussion, on a déjà assez de peine à comprendre quel problème pose quelqu'un et comment il le pose, il faut seulement l'enrichir, en varier les conditions, ajouter, raccorder, jamais discuter. » Et c'est au travers de ses cours que G. Deleuze dit avoir compris à quel point la philosophie avait besoin, non seulement d'une compréhension philosophique, par concepts, mais d'une compréhension non philosophique par percepts et affects. « Il faut les deux. La philosophie est dans un rapport essentiel et positif avec la non-philosophie : elle s'adresse directement à des non-philosophes. Prenez le cas le plus étonnant, Spinoza : c'est le philosophe absolu, et l'*Éthique* est le grand livre du concept. Mais en même temps, le philosophe le plus pur est celui qui s'adresse strictement à tout le monde : n'importe qui peut lire l'*Éthique*, s'il se laisse suffisamment entraîner par ce vent, ce feu. Ou bien Nietzsche. Il y a au contraire un excès de savoir qui tue le vivant dans la philosophie. La compréhension non philosophique n'est pas insuffisante ou provisoire, c'est l'une des deux moitiés, l'une des deux ailes. »

(1) *Op. cit.*, 1987, p. 110.

(2) G. Deleuze : *Pourparlers*, Minuit, 1990, p. 190.

G. Deleuze oppose les profanes ou les laïcs, dotés d'une compréhension non-philosophique par percepts et par affects, identifiés ici à ses étudiants et à son public au sens large (1), aux professionnels de la discipline soupçonnés d'en rester à une compréhension strictement philosophique, « par concepts », purement académique et, pourrait-on dire, mécanique. D'un côté la vie, le sensible, et les usages profanes ou externes de la philosophie, de l'autre, le concept ou « l'excès de savoir », soupçonné de tuer « le vivant dans la philosophie ». G. Deleuze précise ensuite cette opposition en expliquant que Spinoza, « le plus philosophe des philosophes, le plus pur en quelque sorte », est paradoxalement aussi celui qui s'adresse le plus aux non-philosophes et sollicite le plus une intense compréhension non-philosophique. « C'est pourquoi strictement tout le monde est capable de lire Spinoza, et d'en tirer de grandes émotions, ou de renouveler complètement sa perception, même s'il comprend mal les concepts spinozistes. Inversement, un historien de la philosophie qui ne comprend que les concepts de Spinoza n'a pas une compréhension suffisante. Il faut les deux ailes, comme dirait Jaspers, ne serait-ce que pour nous emporter, philosophes et non-philosophes, vers une limite commune. Il faut ces trois ailes au moins pour faire un style, un oiseau de feu. » (2)

L'historien de la philosophie, bref le professionnel par excellence de la discipline, apparaît. Sa compréhension « par concepts » est jugée insuffisante et c'est manifestement chez lui que « l'excès de savoir » vient tuer « le vivant dans la philosophie ». Ici, le prophète G. Deleuze critique l'école et la bureaucratie cléricale qui s'enferment dans la compilation d'un savoir ésotérique (l'histoire de la philosophie) et dans les tâches de reproduction du corps, en oubliant sa tâche d'évangélisation des laïcs. Dans la lutte qui l'oppose à l'orthodoxie universitaire des grands prêtres (de la Sorbonne), G. Deleuze tente de mobiliser le vaste univers des laïcs qui, se voyant reconnaître une compétence à peu de frais, ne pouvait accueillir que favorablement de tels propos.

(1) Parlant du public de *L'Anti-Œdipe* (paru en 1972) et des usages profanes de sa philosophie, G. Deleuze explique que ceux qui trouvent ce livre difficile, sont ceux qui ont le plus de culture, notamment de culture psychanalytique. « Ils disent : qu'est-ce que c'est, le corps sans organes, qu'est-ce que ça veut dire machine désirante ? Au contraire, ceux qui savent peu de choses, ceux qui ne sont pas pourris par la psychanalyse, ont moins de problèmes et laissent tomber sans souci ce qu'ils ne comprennent pas. C'est pour cette raison que nous avons dit que ce livre, au moins en droit, s'adressait à des types entre 15 et 20 ans. [...] C'est l'existence de ce courant qui a rendu possible *L'Anti-Œdipe*. » In Michel Cressolle : *Deleuze*, 1973, Éd. Universitaires, p. 114.

(2) G. Deleuze : *Pourparlers*, op. cit., p. 225.

L'enfermement des philosophes professionnels dans leur savoir ou leur « culture », c'est-à-dire dans l'histoire de la philosophie (enfermement lié à la fermeture sur soi du champ universitaire et à la constitution d'un corps de professionnels de la discipline), et la « fonction répressive », ou plus exactement de censure, que celle-ci joue dans le champ philosophique, sont vivement dénoncés par G. Deleuze (1) qui dit faire partie d'une des dernières générations qu'on a plus ou moins assassinée avec l'histoire de la philosophie, histoire qui en philosophie joue « une fonction répressive évidente, c'est l'Œdipe proprement philosophique : Tu ne vas quand même pas oser parler en ton nom tant que tu n'auras pas lu ceci et cela, et cela sur ceci, et ceci sur cela. » La lecture de Nietzsche le libérera du poids des censures académiques et lui donnera le goût « pervers » de dire « des choses simples en son propre nom, de parler par affects, intensités, expériences, expérimentations. Dire quelque chose en son propre nom, c'est très curieux ; car ce n'est pas du tout au moment où l'on se prend pour un moi, une personne ou un sujet, qu'on parle en son nom. Au contraire, un individu acquiert un véritable nom propre, à l'issue du plus sévère exercice de dépersonnalisation, quand il s'ouvre aux multiplicités qui le traversent de part en part, aux intensités qui le parcourent. »

Ainsi s'opère la métamorphose du simple professeur, de l'historien de la philosophie traditionnel, en un prophète qui, sortant des enceintes académiques, s'adresse directement au peuple des laïcs et s'autorise enfin à parler en « son propre nom », après s'être approprié subjectivement l'histoire de la philosophie. Mais l'adoption de cette posture prophétique suppose l'accumulation préalable d'un grand capital philosophique, source de toute légitimité dans le champ philosophique (2). Et c'est là toute l'ambiguïté dans laquelle se trouvent placés les prophètes de l'avant-garde, philosophique ou autre. Ils doivent maîtriser complètement, et sans doute davantage que les reproducteurs, l'histoire du champ dans lequel ils exercent, afin de pouvoir la dépasser ou la « subvertir ». L'extrait cité décrit bien le rapport passablement ambigu de G. Deleuze à l'histoire de la philosophie, source de toute légitimité dans le champ philosophique. En effet, les premiers ouvrages de G. Deleuze sont des ouvrages d'histoire de la philosophie (il écrit sur Spinoza, Kant, Hume, Leibniz et Nietzsche) qui lui permettront d'asseoir sa légitimité dans le champ philoso-

(1) M. Cressole, *op. cit.*, p. 110.

(2) Sur le rôle central de l'histoire de la philosophie dans la formation des futurs philosophes professionnels voir C. Soulié : « Anatomie du goût philosophique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 109, octobre 1995, pp. 3-28.

phique. Le second paradoxe est de voir que le public de l'avant-garde philosophique vincennoise des années 1970 est un public disparate et faiblement doté scolairement, à l'inverse de celui des grands prêtres de la Sorbonne. Ainsi, pas un seul normalien ne viendra faire une maîtrise à Vincennes dans la période considérée.

Normalisation

Ce public s'est profondément transformé dans les années 1980, en particulier après 1985. Corrélativement, et au fur et à mesure du vieillissement du corps enseignant statutaire (dont les effectifs sont restés pratiquement inchangés de 1969 à aujourd'hui), la politique pédagogique du département a évolué et, à partir de 1982, le département a commencé à adresser des demandes réitérées au ministère en vue d'une normalisation du cursus de philosophie et d'un retour aux diplômes nationaux. L'habilitation nationale pour la maîtrise est accordée en 1985, pour la licence en 1986 et pour le D.E.U.G en 1990.

Cette normalisation du département est perceptible notamment au niveau du programme des enseignements. Un découpage des cours par année d'étude (D.E.U.G, licence, maîtrise, etc.) et par « modules », à l'appellation tout à fait traditionnelle (histoire de la philosophie, philosophie générale et métaphysique, philosophie morale et politique, etc.) est apparu, et des cours de préparation au CAPES (mais pas à l'agrégation) ont été mis sur pied au début des années 1990. Après avoir souligné « qu'on enseigne à Paris VIII précisément ce qu'on ne trouve pas (ou peu) ailleurs : sur le masculin et le féminin, sur la philosophie et le théâtre baroque, sur la civilisation chinoise par l'étude de son écriture », les membres du Comité national d'évaluation (1) précisent en 1988 : « on est obligé de constater que les auteurs canoniques de la philosophie ne sont pas oubliés et que l'on ferait un mauvais procès au Département de Philosophie en voulant contester sa participation à la tradition philosophique. Seulement, ce qui frappe – et qui ne heurte que certains – c'est que l'ouverture demeure, ici, pour la philosophie authentique et libre. C'est là la spécificité, qui est encore plus apparente dans le domaine de la recherche. »

(1) Comité national d'évaluation : *Rapport d'évaluation*, Université de Paris VIII, 1988, p. 70.

Pour rendre compte de la normalisation du département, il faut la rapporter à l'évolution des effectifs étudiants, au vieillissement du corps enseignant, ainsi qu'à la conjoncture idéologique des années 1980, marquée par le reflux du gauchisme et les conséquences de la crise économique. Si en 1979-1980, dernière année de son implantation sur le site de Vincennes, le département comptait 583 inscrits, on n'en comptait plus que 309 en 1991, soit une diminution de 44 % alors que les effectifs nationaux de la discipline augmentent fortement au cours de la même période et que ceux de l'université de Paris VIII passent de 32 077 à 21 931 (moins 32 %). De même, il ne délivre que quatre maîtrises en 1985, contre 104 pour l'U.F.R. de philosophie de Paris I (la plus importante de France). Parallèlement à cette évolution, les départs à la retraite (celui de G. Deleuze notamment), ou le décès de F. Châtelet en 1985, réduisent d'autant le capital symbolique concentré dans l'institution, détournant toute une clientèle attirée par son prestige. Le Comité national d'évaluation écrit à ce propos (1) : « D'un point de vue intellectuel et spirituel, la philosophie à Paris VIII est à la croisée des chemins : retrouver un esprit nouveau ou se normaliser et devenir un Département de Philosophie comme un autre. Pour la culture du pays, il n'est pas inutile qu'il existe un lieu où souffle l'esprit. »

La fondation, en 1983, du Collège international de philosophie, à l'initiative de François Châtelet, Jean-Pierre Faye, Jacques Derrida et Dominique Lecourt, peut être considérée comme une réponse à cette perte de crédit symbolique du département de philosophie de Vincennes Saint-Denis. L'avant-garde philosophique s'est ainsi dotée d'un nouveau lieu, géographiquement bien situé (sur la Montagne Sainte-Geneviève, en plein Quartier latin et à deux pas du Collège de France et de la Sorbonne) pour diffuser ses productions et rencontrer son public.

Le dualisme des disciplines

Mais comprendre l'histoire du département de philosophie de Vincennes demande aussi qu'on la rapporte à celle des autres départements de l'Université. À cet égard, la distinction entre disciplines canoniques, traditionnellement orientées vers le professorat, et autres disciplines plus récentes et/ou pour lesquelles l'enseignement ne constitue qu'un débouché mineur, paraît essentielle. Les premières

(1) *Op. cit.*, p. 73.

verront leur part relative diminuer au fil des ans à Vincennes, au profit des secondes, qui seront le véritable moteur de l'expansion des effectifs vincennois de 1968 à 1980. Ainsi, en 1968-1969, les inscrits en philosophie, histoire, géographie, littérature française, anglais, allemand et espagnol représentent 48,6 % du total des effectifs de l'ensemble des départements, en 1979-1980 ils ne sont plus que 20,9 %, et 17,4 % en 1982-1983. Le tableau ci-après montre que cette baisse s'est opérée de façon très progressive et permet d'identifier les disciplines montantes (urbanisme, sciences de l'éducation, arts plastiques, cinéma, droit, A.E.S., etc.).

Au demeurant, la question des finalités professionnelles, et donc celle du rapport de Vincennes aux tâches de reproduction du corps enseignant furent, dès l'origine, clairement posées par les fondateurs de l'université. Ainsi, dans son Rapport au Président de la République de décembre 1968, relatif à la création de Vincennes et aux objectifs de cette université, Edgar Faure écrit : « il y a lieu de considérer que les disciplines enseignées à Vincennes ne doivent pas mener d'abord aux carrières de l'enseignement, mais préparer les étudiants à leur insertion dans le monde économique, en soulignant la nécessité d'une remise à jour régulière des connaissances. » (1)

Des tensions relatives aux objectifs pédagogiques et professionnels apparurent ainsi au sein des différents départements habituellement orientés vers le professorat, dès le début de l'expérience vincennoise. Elles se résolurent en partie grâce à l'arrivée massive d'un nouveau public étudiant (salarié, étranger, non bachelier et plus âgé) peu attiré par les carrières de l'enseignement. Le cas du département d'histoire peut être rapproché de celui du département de philosophie. Ainsi en juin 1971, des étudiants de ce département mènent une enquête par questionnaires auprès de leurs camarades historiens. Dans leur *Bilan* (non paginé et disponible dans le fond Vincennes de la B.D.I.C), ceux-ci remarquent qu'en 1969, la population accueillie en histoire « reste conforme à la composition des facs traditionnelles » tandis que celle de 1971 ne l'est plus, en raison notamment de l'accroissement du pourcentage de non-bacheliers et de salariés.

(1) *Vincennes ou le désir d'apprendre*, op. cit., p. 20. On remarquera ici que l'idée d'une « remise à jour régulière des connaissances », comme celle d'ailleurs d'une « révision systématique des enseignements » prônée elle aussi par Edgar Faure, étaient quelque peu contradictoires avec l'existence d'une *philosophia perennis*, telle qu'elle découle notamment de la permanence des programmes des concours de recrutement et des manuels d'enseignement.

Évolution de l'effectif des principaux départements de l'université de Paris VIII de 1968-1969 à 1982-1983

| | 1968-69 | 1969-70 | 1970-71 | 1971-72 | 1972-73 | 1973-74 | 1974-75 | 1975-76 |
|--|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|
| Philosophie | 416 | 400 | 247 | 215 | 218 | 331 | 375 | 579 |
| Histoire | 618 | 425 | 565 | 692 | 744 | 900 | 1016 | 1193 |
| Géographie | 223 | 220 | 294 | 293 | 292 | 373 | 316 | 420 |
| Littérature française | 766 | 1050 | 846 | 1097 | 998 | 1096 | 1100 | 1352 |
| Anglais | 978 | 1750 | 1360 | 1532 | 1635 | 1926 | 2245 | 3071 |
| Allemand | 610 | 516 | 525 | 607 | 562 | 645 | 679 | 743 |
| Espagnol | 201 | 322 | 310 | 330 | 312 | 411 | 444 | 613 |
| Sous total 1 | 3792 | 4683 | 4147 | 4766 | 4761 | 5682 | 6175 | 7971 |
| (part relative) | 48,6 % | 45,5 % | 42,5 % | 41 % | 36 % | 32,7 % | 29,8 % | 25,7 % |
| Psychologie | 862 | 1014 | 1013 | 1445 | 1681 | 2152 | 2672 | 4020 |
| Sociologie | 776 | 1150 | 840 | 955 | 1143 | 1535 | 1730 | 2526 |
| Urbanisme | 431 | 369 | 451 | 568 | 778 | 955 | 1294 | 2316 |
| Sciences de l'éducation | - | - | 210 | 458 | 575 | 878 | 1159 | 1844 |
| Informatique | - | 260 | 471 | 681 | 735 | 1123 | 1389 | 1146 |
| Arts plastiques | 662 | 200 | 280 | 904 | 602 | 927 | 1063 | 1651 |
| Cinéma | - | 339 | 281 | - | 353 | 553 | 801 | 1319 |
| Économie politique | 601 | 826 | 587 | 486 | 566 | 745 | 792 | 1252 |
| Administration économique et sociale (AES) | - | - | - | - | - | - | - | - |
| Droit | 113 | 313 | 258 | 301 | 400 | 602 | 692 | 1166 |
| Autres disciplines (1) | 554 | 1135 | 1209 | 1036 | 1611 | 2171 | 2953 | 5810 |
| Sous total 2 | 3999 | 5606 | 5600 | 6834 | 8444 | 11648 | 14545 | 23050 |
| (part relative) | 51,3 % | 54,4 % | 57,4 % | 58,9 % | 63,9 % | 67,2 % | 70,1 % | 74,3 % |
| Total général | 7791 | 10289 | 9747 | 11600 | 13205 | 17330 | 20720 | 31021 |
| Nombre d'inscrits | 7900 | 10400 | 11300 | 12500 | 16200 | 18137 | 22180 | 31988 |
| % d'étrangers | - | - | - | 25% | 28% | 32% | 32% | 33% |
| % non bacheliers | - | - | - | 37% | 35% | 28% | 34% | 38% |
| % salariés à temps plein | - | - | - | 40% | 43% | 41% | 41% | 38% |

1. La rubrique « Autres disciplines » comprend, par ordre d'effectif et pour l'année 1978-79 : Musique (908), Théâtre (631), Animation culturelle (553), Sciences Politiques (484), Arabe (464), Linguistique générale (286), Italien (251), Mathématiques (225), Russe (223), Français Langue Étrangère (168), Psychanalyse (152), Chinois (140), Documentation (116), Linguistique appliquée (111), Hébreu (100), Littérature anglaise (24), Littérature générale (17).

| | 1976-77 | 1977-78 | 1978-79 | 1979-1980 | 1980-81 | 1981-82 | 1982-83 |
|--|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|
| Philosophie | 539 | 539 | 597 | 583 | 480 | 430 | 339 |
| Histoire | 1 105 | 1 077 | 1 097 | 1 013 | 907 | 894 | 761 |
| Géographie | 420 | 456 | 442 | 436 | 382 | 365 | 368 |
| Littérature française | 1 543 | 1 621 | 1 698 | 1 613 | 1 366 | 1 261 | 1 029 |
| Anglais | 3 006 | 2 705 | 2 300 | 1 983 | 1 624 | 1 380 | 1 082 |
| Allemand | 631 | 655 | 644 | 566 | 448 | 425 | 296 |
| Espagnol | 552 | 526 | 549 | 512 | 448 | 415 | 393 |
| <u>Sous total 1</u> | 7 796 | 7 579 | 7 327 | 6 706 | 5 655 | 5 170 | 4 268 |
| (part relative) | 25,4 % | 24,2 % | 22,4 % | 20,9 % | 19,8 % | 18,6 % | 17,4 % |
| Psychologie | 3 562 | 3 964 | 4 412 | 4 307 | 3 743 | 3 242 | 2 681 |
| Sociologie | 2 565 | 2 613 | 2 741 | 2 647 | 2 374 | 2 175 | 1 857 |
| Urbanisme | 2 336 | 2 623 | 3 028 | 3 015 | 2 588 | 2 203 | 1 738 |
| Sciences de l'éducation | 1 608 | 1 776 | 2 004 | 2 148 | 2 065 | 2 253 | 2 290 |
| Informatique | 1 866 | 1 842 | 1 680 | 1 602 | 1 458 | 1 635 | 1 555 |
| Arts plastiques | 1 420 | 1 537 | 1 767 | 1 783 | 1 620 | 1 527 | 1 420 |
| Cinéma | 1 326 | 1 353 | 1 558 | 1 491 | 1 383 | 1 324 | 1 159 |
| Économie politique | 1 211 | 1 255 | 1 109 | 1 207 | 1 162 | 816 | 837 |
| Administration économique et sociale (AES) | — | 480 | 929 | 1 144 | 1 124 | 1 274 | 1 246 |
| Droit | 1 229 | 1 126 | 1 086 | 1 092 | 1 124 | 1 142 | 1 005 |
| Autres disciplines (1) | 5 702 | 5 612 | 4 943 | 4 900 | 4 218 | 4 933 | 4 472 |
| <u>Sous total 2</u> | 22 825 | 23 701 | 25 257 | 25 336 | 22 859 | 22 524 | 20 260 |
| (part relative) | 74,5 % | 75,7 % | 77,5 % | 79,1 % | 80,1 % | 81,3 % | 82,5 % |
| Total général | 30 621 | 31 280 | 32 584 | 32 042 | 28 515 | 27 694 | 24 528 |
| Nombre d'inscrits | 32 000 | 31 447 | 32 969 | 32 077 | 28 784 | 28 972 | 25 678 |
| % d'étrangers | 46 % | 47 % | 42 % | 40 % | 39 % | 39 % | 41 % |
| % non bacheliers | 39 % | 38 % | 35 % | 35 % | 35 % | 36 % | 33 % |
| % salariés à temps plein | 43 % | 31 % | 37 % | 37 % | — | — | — |

Sources : Service statistique de l'université de Paris VIII (Nous avons utilisé ici principalement deux séries statistiques manuscrites. L'une intitulée : « Évolution des effectifs par Département depuis la création de l'Université » et qui couvre la période 1968-1980, et l'autre intitulée « Tableau comparatif des inscriptions de 79/80 à 82/83 à dates comparables ».)

Les rédacteurs insistent aussi sur l'âge plutôt élevé de cette population : « N'est-ce pas dire implicitement que Vincennes est la fac des gens ayant un ou deux ans de « retard » (au baccalauréat) et la fac des gens qui ne peuvent « aller ailleurs (les non bacheliers) ? » Ces différents indices laissent penser que le capital scolaire des premiers Vincennes n'était pas très élevé. Par ailleurs, les rédacteurs soulignent que si la majorité des étudiants disent se destiner au professorat, la proportion de ceux qui souhaitent préparer les concours est bien plus faible : « Les concours semblent être considérés comme un obstacle puisque plus de camarades hésitent à les présenter. » Néanmoins « lors de la troisième année, on assiste à la timide prise de conscience d'un certain nombre des « premiers » cobayes (les premiers inscrits en 1968/69) qui ne veulent pas faire les frais de l'expérience et qui désormais, désirent qu'il y ait une préparation à un parchemin rentabilité (préparation aux concours). Le problème de l'existence d'une double population étudiante n'a pas été clairement exprimé. [...] Pendant ces trois ans, un voile pudique est resté sur l'existence des concours nationaux de recrutement. Les membres du département, tant étudiants qu'enseignants, en sont restés au stade de la profession de foi anti-concours. Au point actuel, on envisage une préparation critique sans réellement savoir combien d'étudiants veulent effectivement passer par ce goulot ni savoir ce que pourrait être une préparation critique. » (1)

Il semble que la particularité du département de philosophie de Vincennes est sans doute d'avoir expérimenté, sur un mode plus radical que les autres disciplines canoniques de cette université – et ce en raison notamment du type de recrutement opéré par M. Foucault, recrutement qui doit lui-même être rapporté aux contradictions internes de la discipline philosophique –, le poids que les concours de recrutement (CAPES/Agrégation) et ce que Lucien Febvre appelait « l'empire du milieu » (2), c'est-à-dire l'enseignement secondaire, ainsi que le système parallèle des classes préparatoires aux grandes écoles qui en est l'antichambre professionnelle, fait peser sur l'enseignement de ces disciplines à l'Université. En raison même de la nature de leurs débouchés professionnels, la marge de manœuvre de ces disciplines reste singulièrement limitée. L'évolution des effectifs

(1) Dans ce même *Bilan*, les étudiants font état d'une réunion du département de géographie le 7 juin 1971 lors de laquelle la question de « la préparation aux concours » fera l'objet d'une demande précise de la part d'un étudiant. « Aucune réponse claire » ne sera donnée.

(2) Marc Bloch, Lucien Febvre : « Le problème de l'agrégation », *Annales d'histoire économique et sociale*, n° 44, mars 1937, pp. 115-129.

du département de philosophie de Vincennes souligne bien les limites d'une tentative visant à émanciper l'enseignement philosophique universitaire des contraintes de la reproduction du corps professoral. Le public sur lequel peut compter ce type d'institution ne peut être que marginal (tant au niveau des effectifs, que par ses caractéristiques propres, caractéristiques qui, dans le courant des années 1970, n'étaient d'ailleurs pas sans évoquer une sorte de « bohème philosophique »), et ce même si au niveau symbolique, cette institution peut jouer un rôle non négligeable. Si les enseignants appartenant au pôle le plus académique peuvent compter sur une clientèle assurée, ou bureaucratiquement garantie (celle des étudiants souhaitant se préparer aux concours de recrutement, celle des khâgneux et normaliens), il en va différemment pour les enseignants d'avant-garde, qui doivent avant tout compter sur leur charisme et qui ne peuvent manquer d'être plus sensibles aux demandes d'un public fluctuant et plus sensible aux modes intellectuelles.

Charles SOULIÉ
Université de Rouen